

« Le roi Léopold épousa à Compiègne, le 9 août 1832, la princesse Louise d'Orléans, fille aînée de Louis-Philippe. Il eut de ce mariage trois fils : l'aîné, mort peu de temps après sa naissance ; le cadet, Léopold duc de Brabant et prince royal ; enfin Philippe comte de Flandres ; puis une fille, la princesse Marie-Charlotte, mariée à l'archiduc Maximilien, aujourd'hui empereur du Mexique. La reine des Belges mourut au mois d'octobre 1850, laissant après elle des regrets universels.

« Léopold, très-populaire en Belgique, comme nous l'avons dit, menait une vie d'une remarquable simplicité ; on le rencontrait souvent dans sa capitale, se promenant à pied comme un simple particulier. Il avait un goût prononcé pour les arts et les artistes ; ceux-ci recevaient souvent sa visite dans leurs ateliers. Ses résidences favorites étaient le château de Laeken et le domaine d'Ardenne près de Dinant. Il y faisait toujours l'accueil le plus affable aux Français, et les malheureux savaient qu'ils n'y frapperaient pas en vain. Le roi Léopold jouissait d'une fortune personnelle assez considérable pour lui permettre de consacrer sa liste civile presque tout entière (elle était de 2 millions, 700,000 fr.) soit à des œuvres utiles, soit à des actes de bienfaisance, soit encore à des encouragements donnés aux arts et aux sciences.

« Nous avons dit que la mort du roi des Belges était prévue depuis quelque temps. Il y a un an déjà, en effet, des bruits inquiétants avaient couru sur sa santé ; il avait dû subir alors une douloureuse opération. La crise finale paraît avoir été déterminée par une imprudence commise par le roi, il y a un mois, comme il se rendait à son domaine d'Ardenne. Au moment où il est mort, le roi Léopold avait une de ses mains entre les mains de la duchesse de Brabant, agenouillée au pied de son lit. Il s'est éteint doucement, rapporte un journal de Bruxelles, sans plaintes, sans agonie, en quelque sorte sans que les personnes présentes s'aperçussent qu'il rendait le dernier soupir.

« Le duc de Brabant, qui succède à son père sous le nom de Léopold II, est né le 9 avril 1835 et est aujourd'hui, par conséquent, âgé de trente ans. Il a épousé, le 22 août 1853, la princesse Marie-Henriette-Anne, archiduchesse d'Autriche, fille de feu l'archiduc palatin Joseph.

NECROLOGIE.

C'est avec la plus vive douleur que nous annonçons aujourd'hui la mort du R. P. Tellier, S. J., arrivée hier matin, au Collège Ste. Marie, en cette ville, à l'âge de 70 ans. Le R. P. Tellier était bien connu en Canada et au Etats-Unis. Sa mort laissera des regrets très profonds, et son souvenir sera précieusement conservé par tous ceux — en grand nombre — qui ont pu observer de près cette longue vie, consacrée toute entière au service de la religion et à la gloire de l'Eglise.

Atteint depuis quelques mois d'une grave infirmité, il était venu à l'Hôtel-Dieu de Montréal, pour lequel il professait une singulière estime, et sous le ciel du Canada dont il aimait à respirer l'air, chercher, s'il était possible, une amélioration à sa santé. Les méde-

cins ayant constaté une complication qui ne laissait guère à espérer des meilleurs traitements, il était rentré au collège, où, après avoir pu vaquer encore avec assiduité, jusqu'au soir de l'Épiphanie, aux plus laborieuses fonctions de l'intelligence, après un repos paisible même pendant la nuit, il a été emporté le matin, vers quatre heures, par une suffocation qui ne lui a laissé que le temps de demander lui-même, et de recevoir avec calme et sérénité, les plus urgents secours de la religion.

Le R. P. Tellier (Rémi) était né le 9 octobre 1776, près de Laon, dans le diocèse de Soissons. Il fit ses premières études à Laon, et rentra dans la société de Jésus, le 11 octobre 1818, à l'âge de vingt-deux ans.

Il alla tour à tour en Italie, en Espagne et en Suisse ; en même temps il poursuivait avec autant d'ardeur que de succès, ses études théologiques ; il se préparait à devenir, par ses connaissances étendues de même que par son éloquence aussi brillante que solide, l'une des gloires de son ordre.

Aussi, en 1842, quand Monseigneur de Montréal, lors de son premier voyage à Rome, exprima au Général des Jésuites le désir de voir cette Compagnie se fixer de nouveau dans cette province, le R. P. Tellier, qui venait d'être nommé Recteur du Collège de Chambéry, en Savoie, fut choisi, avec cinq de ses collègues, pour venir jeter les bases de cette nouvelle mission.

Depuis la mort du R. P. Cazot, arrivée le 16 mars 1800, la Compagnie n'avait eu aucun établissement en Canada. Mais les services rendus par les Jésuites à ce pays avaient été trop grands ; leur nom se trouvait mêlé trop souvent et d'une manière trop magnanime aux plus glorieuses en même temps qu'aux plus difficiles époques de notre pays ; trop nombreux avaient été leurs martyrs ; ils avaient versé trop courageusement et trop saintement leur sang pour la conversion des sauvages et pour l'établissement de la religion, pour que jamais leur nom pût être oublié, pour que jamais leur mémoire cessât d'être chère à tous les amis de l'Eglise.

Aussi l'arrivée du R. P. Tellier et de ses compagnons fût-elle saluée avec les plus sincères et les plus unanimes démonstrations de joie, de la part de tous les fidèles de cette province, et en particulier par le clergé, qui voyait en eux de zélés coopérateurs, surtout dans l'œuvre difficile autant qu'importante de l'enseignement.

Les compagnons du R. P. Tellier étaient les RR. PP. Chazelle, Luiset, Martin, Hanipaux et Duranquet. Les deux premiers ont précédé le R. P. Tellier dans la Patrie des Elus ; les deux derniers continuent sur ce continent l'exercice de leurs travaux apostoliques, et le R. P. Martin est retourné en France.

Pendant huit ans, de 1842 à 1854, les Jésuites furent chargés de la cure de Laprairie, près de Montréal. Le R. P. Tellier se rendit dans cette paroisse le 16 août 1844, et y demeura jusqu'à la fin de l'année 1846. Durant ces deux années, il se consacra exclusivement au bonheur et au progrès moral de ses paroissiens, qui lui vouèrent en retour une reconnaissance sans limites. Plusieurs bonnes œuvres lui ont survécu, pour attester son zèle et son dévouement ; il contribua surtout puissamment à l'établissement des Dames de la Providence, vouées au soin des malades, et dont les précieux services sont chaque jour appréciés davantage.